

PRIX DE L'ABONNEMENT  
payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.  
— 11 pour 6 mois.  
— 6 pour 3 mois.  
Département du Rhône, 21 fr.  
Hors du dép., 22 fr. pour l'année.



# L'ARTISTE

EN PROVINCE,

(Extraite Lyonnais).

## JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiques par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

L'ARTISTE,

Journal petit in-folio,  
imprimé avec luxe; Table et  
Couverture;

Formant un beau volume  
Album à la fin de l'année;

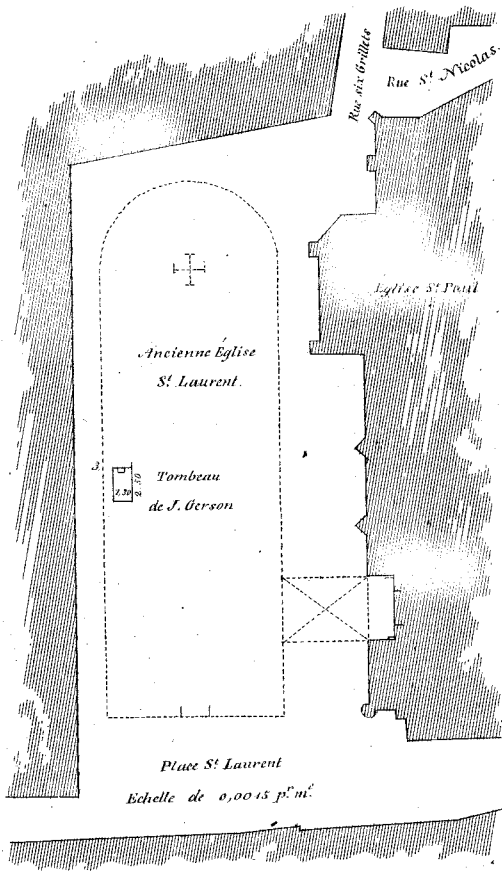
Paraît tous les Dimanches.

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 31; — chez Guyon, libraire, rue Lafont, 26; — chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6; — et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris, à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de la Bourse, 5; dans les départements, chez tous les directeurs des Postes. — Affranchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à Lyon, au Bureau central, rue de l'Arbre-Sec, 31. — Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

### TOMBEAU DE JEAN GERSON.



JEAN CHARLIER, connu sous le nom de Gerson, natif du village de Gerson en Champagne, diocèse de Reims, était chanoine et chancelier de l'Eglise à l'Université de Paris, lorsque après l'assassinat de Louis d'Orléans, frère de Charles VII, un docteur osa faire l'apologie de ce meurtre. Charlier, que nous appellerons désormais Gerson, le fit censurer, et pour échapper aux ennemis que lui suscita cet acte de courage, il fut obligé de quitter la France et de passer en Bavière, caché sous l'habit d'un simple pèlerin. Sur la fin de ses jours Gerson vint se fixer à Lyon auprès de son frère, prieur des Célestins de cette ville. C'est à cette époque qu'on croit qu'il composa son livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*; car la chronique nous dit qu'il vécut à Lyon dans la retraite, instruisant la jeunesse et soulageant les pauvres. C'est à Lyon que Jean Gerson mourut, le 12 juillet 1429, âgé de 66 ans; il fut enterré dans l'église de Saint-Laurent, proche la collégiale de Saint-Paul. On inscrivit sur son tombeau ces paroles qu'il répétait souvent: *Faites pénitence, et croyez à l'Evangile.*

Le père jésuite Ménétrier rapporte, dans son *Histoire de Lyon*, que le caveau où ce vertueux ecclésiastique avait été enterré ayant été ouvert en 1645, on y retrouva son corps revêtu de ses habits sacerdotaux, et sur son cercueil l'inscription de: *Joannes de Gerson, cancellarius Parisiensis.* Le caveau fut refermé; en 93, l'église de Saint-Laurent fut détruite et le tombeau disparut. C'est ce caveau que vient de découvrir M. Dunod, aidé dans ses recherches par les souvenirs de M. le curé de Saint-Paul. Les fouilles ont été dirigées avec assez de bonheur, car M. Dunod a pu trouver l'entrée de ce caveau, dans lequel il est descendu et a fait enlever quelques débris d'ossements qui s'y trouvaient renfermés. L'endroit par lequel l'archevêque de Richelieu parvint dans ce caveau, en 1645, se reconnaît encore. En attendant de plus amples recherches, le caveau a été provisoirement recouvert; c'est donc comme un document de l'histoire de l'art que nous accompagnons ces lignes du plan topographique de l'endroit dans lequel se trouve le pré-

cieux caveau. La dimension intérieure est de 2 mètres 50 centimètres pour la longueur, et de 1 mètre 50 centimètres pour la largeur; la hauteur jusqu'à la naissance de la voûte est de 1 mètre 80 centimètres. On parvenait dans son intérieur par un escalier composé de 4 marches et fermé par une pierre; à l'extérieur, aucune sculpture, aucun débris de sarcophage; rien n'a survécu à 93. Un monument, une simple pierre élevée à la mémoire de l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* serait une justice tardive rendue à l'homme de bien dont la vie pieuse et les vertus ont des droits incontestables au souvenir des âmes chrétiennes.

### CONCERTS DE THALBERG.

Un musicien de notre ville, qui est en même temps un homme d'esprit, répondait à quelqu'un qui lui demandait son avis sur *Thalberg*: « Que voulez-vous que je vous dise? je n'ai pas d'opinion. Toute l'Europe a proclamé Thalberg un talent hors ligne, et l'Europe ne peut pas se tromper. J'écoute, j'admire, j'applaudis, et je dis avec toute l'Europe: Thalberg est un grand pianiste, le premier de tous, *dit-on.* »

Ma foi, moi qui ne suis qu'un petit journal, et de province encore, je suis obligé de faire chorus, et d'unir ma voix à celle du musicien dont je parle et de toute l'Europe, et de répéter avec le chœur immense des admirateurs de tous les pays: « Thalberg est un grand pianiste, le premier de tous, *dit-on.* »

Un moment, s'il vous plaît! J'ajouterai une variante au cri général, et je retranche, de mon autorité privée, le *dit-on* que je ne saurais approuver. J'ai mon idée à moi, mes goûts, mon opinion, et je vais plus loin que tout le reste de l'Europe; je n'admets pas des *on dit* dans cette affaire, et parce que je suis entier dans ma manière de voir, et du reste très convaincu, je veux que le chœur répète: « Thalberg est un grand pianiste, le premier de tous, *j'en suis certain.* »

Qui opposer à Thalberg, s'il vous plaît? Litz ou Chopin? J'ai entendu Litz, et je comprends l'enthousiasme dont il est l'objet; c'est un artiste de premier ordre, à la pensée forte, vigoureuse, qui a l'intelligence parfaite des grands maîtres de l'Allemagne, qui a du bizarre, de l'aventureux, qui surmonte toutes les difficultés. Chopin chante admirablement et porte à l'âme; mais Thalberg possède toutes ces facultés. Thalberg exécute comme Litz un concerto de Beethoven, et une symphonie de n'importe qui; Thalberg a déchiffré toutes les fugues de Jean-Sébastien Bach, musique indéchiffrable, et il est le SEUL pianiste qui les ait exécutées correctement. On a dit de Bach, qui a écrit pour le clavecin la musique la plus difficile qui ait jamais existé, que ses ouvrages présentent de si grandes difficultés que les plus habiles pianistes ne les considèrent que comme des études pénibles qui leur coûtent beaucoup de travail, et qu'ils ne peuvent les jouer que dans des mouvements beaucoup plus lents que ceux où Bach les exécutait. Aujourd'hui Thalberg a trouvé le secret de l'exécution de l'illustre compositeur, il s'est identifié avec les fugues du maître, déclarées inabordable; il a rétabli le mouvement primitif; avec lui le clavier a trouvé la mélodie de ces énigmes musicales; ses doigts également agiles se prêtent à toutes les combinaisons du doigté, ses pieds se sont accoutumés à des mouvements rapides, et avec eux il joue sur la pédale des difficultés dont le vieux Bach avait gardé le secret; bien plus, Thalberg s'est identifié avec son maître; l'étude des fugues de Bach a servi de type à sa manière propre, et le style d'un homme qui n'avait jamais fait école est devenu son style à lui, et son œuvre. Ne demandez donc plus quelle est l'école de Thalberg, ne doutez donc plus de son intelligence à traduire les ouvrages des grands maîtres. Thalberg a pris son bien où il l'a trouvé, et, mieux que personne, il se joue de toutes les difficultés de l'instrument qu'il a adopté.

Pour que ceci soit accrédité dans l'opinion universelle, il aurait fallu que Thalberg eût donné dans ce sens des preuves de sa supériorité; mais à Lyon, par exemple, comme partout ailleurs du reste, ce n'est pas dans un concert public qu'un instrumentiste, quel qu'il soit, peut se livrer à des exercices pareils. Le but d'un artiste qui se fait entendre dans un concert, est, tout en voulant donner des preuves de son habileté, de plaire avant tout. On plait fort peu avec une fugue de Bach, et demandez à qui vous voudrez si l'on ne préfère pas cent fois un caprice sur les motifs mélodieux d'un opéra connu à une symphonie quelque admirable qu'elle puisse être. Devant quelques adeptes, dans un salon fermé et discret, ces choses-là peuvent se permettre : aussi, quand nous énonçons l'aptitude de Thalberg à traduire la *grande* musique, n'est-ce point sur l'opinion générale que nous nous appuyons, mais bien sur celle des musiciens érudits (1).

Ce que nous n'avons pas la prétention d'apprendre à personne, c'est le charme de jeu de Thalberg, le fini, l'inspiration de son chant, la délicatesse de son doigté; là tout est réuni : la fougue, la nuance, l'éclat, la note tendre et plaintive, le son prolongé, et une prestesse admirable. Le doigt est agile et d'une netteté limpide, les touches vibrent, gémissent, grondent, et surtout elles chantent. Tantôt les notes chantent sur des progressions de basses largement prolongées, d'autres fois c'est encore le chant sévère et mélancolique de la basse qu'on distingue au milieu d'une fusée d'arpèges, étincelante broderie, notes cristallisées qui se détachent comme autant de perles fines; c'est un gazouillement sonore au milieu de l'expression la plus sévère; c'est un style d'une unité parfaite, d'une homogénéité remarquable, et toujours de la plus grande clarté.

La plus solide qualité de Thalberg, suivant nous, c'est qu'il est simple; la raison réelle de son succès, c'est qu'il est compris. Une tâche impossible serait de suivre l'exécution de Thalberg dans chacun des morceaux qu'il a fait entendre aux quatre concerts qu'il a donnés : il y a des prodiges qu'on n'analyse pas. La prière de *Moïse* a fait la réputation de Thalberg à Paris, et pendant longtemps elle est restée son œuvre de prédilection. Notre grand pianiste ne choisit pas la musique dont il se fait l'arrangeur brillant; il prend au hasard dans les œuvres qui lui tombent sous la main, qui lui viennent à la pensée, selon le lieu, le moment, l'occasion, ou l'inspiration. La prière de *Moïse* a été l'objet d'un pari, d'une noble émulation. On sait tout le parti que savait tirer Paganini de ce chant sublime de Rossini : on défiait le piano de traduire la largeur de cette mélodie tendre et religieuse, Thalberg essaya et réussit. Vous savez le reste, puisque vous l'avez entendu.

Les *Huguenots*, qui renferment le chœur charmant des baigneuses, le rataplan, le chœur de la dispute, et au milieu de tout cela le chant grave et sévère du choral qui domine, éclatant, sans s'arrêter jamais; le final du 2<sup>me</sup> acte de *Lucie*, suivi de l'étude si bizarre, si originale, accueillie avec transport, *tremolo* rapide et accentué, jeu singulier de quatre notes formant un chant inusité et qui charme, étude qui a été redemandée trois fois; la sérénade et le menuet de *Don Juan*, variés, que Thalberg composa en Allemagne un jour qu'il s'amusa à déchiffrer sur le piano la partition de Mozart; les grandes variations sur le chœur d'introduction de *Norma*, avec l'accompagnement du thème en octaves; le final et le chœur d'introduction de *Sémiramis*, charmante composition pleine de charme; un cantabile, suivi d'une nouvelle étude d'arpèges; le grand caprice sur des motifs de *Somnambula*, morceau admirable, redemandé et qu'on ne se serait jamais lassé d'applaudir; la romance et le chœur des bardes de la *Dona del Lago*, que nous rangeons à côté de *Sémiramis*; le final des *Martyrs*, qui peut marcher de pair avec *Lucie* : tel est le détail de ce que Thalberg nous a fait entendre à Lyon.

Imaginez sur tout cela, ou si vous voulez, à propos de tout cela, les variations les plus heureuses, les plus combinées, et en même temps les plus simples qui se puissent concevoir; des tours de force de la main droite, de magnifiques combinaisons harmoniques de la main gauche, et le chant au milieu du piano, toujours le chant, clair, pur et distinct; le jeu des pédales presque aussi fréquent que celui du doigté, et le tout formant à la fois trois parties bien séparées et intelligibles : et dites-nous comment ces choses s'accomplissent, si vous pouvez?

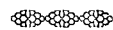
Au quatrième concert, on assistait à un spectacle curieux et intéressant, au grand duo pour deux pianos sur des motifs de *Norma*, exécuté par Thalberg et Alexandre Billet. Aux deux pianistes la tâche était également distribuée, chaque partie concertée exigeait la même habileté, et l'on n'aurait que peu distingué le jeu de celui-ci du doigté de celui-là, si des gammes chromatiques d'un fini, d'une légèreté, d'une suavité extraordinaires n'avaient révélé pour un instant la supériorité du grand artiste. Alexandre Billet s'est bien conduit : il a prouvé dans cette circonstance tout ce qu'on est en droit d'attendre de lui. En cette occasion nous répéterons encore ce que nous avons dit souvent de ce jeune professeur, qui est richement organisé pour devenir un maître : « M. Alex. Billet marche dans la bonne école, il est sûr de lui-même, il a de la vigueur et de l'âme, il possède une intelligence remarquable, et lui seul à Lyon pouvait soutenir la lutte avec un aussi rude jouteur que Thalberg. » A M. Billet adressons nos compliments sincères pour la manière dont il s'est tiré de ce pas difficile, pour le succès qu'il a obtenu; à Thalberg votons des remerciements bien sentis pour un pro-

(1) Quelques personnes très heureuses et privilégiées ont pu entendre Thalberg travailler tous les jours dans les salons de MM. Benacci et Peschier, et le grand artiste ne se refusait jamais aux sollicitations dont il a été constamment l'objet.

cedé plein de noblesse. Nous aimons les grands artistes qui protègent de leur haute influence les jeunes talents, et qui leur ouvrent le chemin d'une réussite sérieuse. Thalberg a procédé ainsi avec Dohler; à Lyon, où il ne s'est arrêté qu'un instant, Thalberg a tendu la main au seul pianiste de notre ville, comme pour dire : « Appréciez-le, il a du talent. »

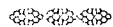
Thalberg est parti jeudi soir pour se rendre à Dijon et de là à Paris, et il emporte de Lyon un souvenir reconnaissant de l'accueil empressé et enthousiaste qu'il y a obtenu. En général, notre ville a rarement fait défaut aux grands artistes. Maintenant, nous n'avons ni le courage ni l'espace nécessaires pour détailler la composition de chacun des concerts en particulier. Nous en demandons donc humblement pardon à l'orchestre, à M<sup>me</sup> Miro, à Barrielle, à Audran, à George Hainl, à M<sup>lle</sup> Dubreuil, à M<sup>lle</sup> Lehuen, à Malliot, à tout le monde, mais nous sommes forcés de nous arrêter là. De quoi s'agissait-il en effet pour le théâtre, si ce n'est d'arranger un cadre pour faciliter l'audition de Thalberg? Et pour nous, qui écoutez et qui parlons encore, quelle était notre mission, sinon de rendre compte des concerts de Thalberg? Messieurs les artistes, vous avez fait votre devoir, et de votre mieux; et nous, nous avons terminé notre tâche, si toutefois elle est remplie.

E. L.....R.



C'est cette semaine que le conseil municipal aura à décider de la nomination de M. Siran, comme directeur des théâtres de Lyon. Nous répétons que nous ne mettons pas en doute la sanction de MM. les membres de la municipalité à un choix que le zèle éclairé de M. le Maire pour les intérêts de la ville a déjà arrêté.

Il serait bien à désirer aussi qu'à l'aide de quelques mille francs, qui ne peuvent pas être un obstacle, on se décidât, sinon à une restauration impossible pour le moment, du moins à un badigeonnage rapide du théâtre des Célestins. Cette petite salle, dont la forme est heureuse et qu'on pourrait rendre propre et coquette à peu de frais, n'est littéralement pas abordable. Il y a d'autant plus d'urgence pour hâter ce qu'on peut presque appeler une mesure de salubrité publique, que, le Grand-Théâtre restant fermé pour six mois, la ville de Lyon ne posséderait pas d'autre théâtre, pendant tout ce temps, que la salle des Célestins.



### Le Tableau saisi.



Un des principaux désagréments d'un voyage en Italie est, à notre avis, cette multitude de douaniers de tout genre qui vous harcèlent sans cesse. Ce beau pays est partagé entre tant de souverains différents, que, dans la même journée, on peut passer d'une république à un duché, d'un duché à un empire, d'un empire à un royaume, et enfin de tout cela dans les Etats de l'Eglise. Chacun de ces souverains faisant faire bonne garde à sa frontière, à peine est-on débarrassé de la douane de sortie, qu'on est arrêté par la douane d'entrée de l'état voisin; et à chacune d'elles passeport visé, argent déboursé et effets visités. Sans contredit le meilleur moyen pour se tirer de leurs griffes, où il faut toujours laisser quelque argent, c'est la voie de la douceur; car il est bien difficile, si on a un peu séjourné dans quelques villes, qu'on n'y ait pas fait des emplettes qui deviendraient infailliblement leur proie.

Cette avidité des douaniers italiens, et les ménagements qu'il est sage d'avoir toujours avec eux, donnèrent lieu un jour à une aventure qui se termina par une scène fort comique, dont nous avons été témoin.

MM. M\*\*\* et C\*\*\*, jeunes peintres de Lyon, après avoir séjourné en Italie, voulurent, avant de s'éloigner de ce charmant pays, en visiter les principales villes.

En quittant la Toscane ils furent, suivant l'usage, arrêtés à la douane de sortie. On sait que les peintres, en voyage, ont l'habitude d'avoir toujours avec eux une foule d'objets rares, de curiosités, de dessins et d'antiquités soigneusement emballés; et l'on comprend à quels fâcheux accidents peut donner lieu une visite sans précaution, faite souvent sur le chemin et toujours très précipitamment. Ces messieurs, dont le bagage en ce genre était considérable, s'appretèrent à prendre les douaniers par les sentiments, et à s'en tirer avec quelque monnaie, quand celui qui avait reçu leurs passeports vint les prévenir que le directeur de la douane les pria de passer à son bureau. Les deux artistes se rendirent de suite à son invitation, et gardèrent la clef de leurs malles pour qu'elles ne fussent pas visitées en leur absence. Le directeur les reçut avec toutes les démonstrations de politesse possible, et leur dit qu'il avait appris, par leur passeport, qu'ils étaient peintres tous deux et qu'il serait charmé de leur montrer un tableau qui lui paraissait avoir du mérite. Les deux amis répondirent avec empressement à ses avances et le suivirent dans son cabinet, où il leur montra, placée au-dessus de son secrétaire, la copie d'une *sainte-famille* de l'école italienne, en leur demandant leur avis sur cet ouvrage, et si ce n'était pas un original du Corrège. Les deux artistes, sachant que rien ne met plus en belle humeur le propriétaire d'un tableau que de l'entendre louer, ne manquèrent pas de répondre affirmativement; ils s'extasièrent, s'écrièrent même et se répandirent en éloges sur l'œuvre qui était devant eux. Durant quel-

ques instants ce ne fut que des *oh!* des *ah!* d'admiration, pendant lesquels la physionomie du directeur exprimait la plus vive satisfaction.

Lorsqu'enfin ces messieurs crurent en avoir assez fait pour s'être rendus agréables, ils pensèrent à se retirer, en félicitant l'heureux propriétaire de posséder un tableau de si grand mérite et d'un si haut prix. « Je serais enchanté, leur dit celui-ci, de savoir quelle en est la valeur. » Nos artistes, voulant continuer leur rôle, estimèrent le tableau à peu près vingt fois sa valeur. A cette estimation la physionomie du directeur s'épanouit, il redoubla de politesse envers les deux amis, et en les reconduisant il leur dit que ce tableau ne lui appartenait pas, mais que tout objet d'art ancien ne pouvant sortir de la frontière sans payer un droit proportionné à sa valeur, celui-ci avait été saisi la veille à un Anglais qui avait déclaré l'avoir payé un prix très médiocre, et qu'on n'avait voulu s'en rapporter qu'à l'estimation d'un artiste; ce qui ne pouvait manquer d'arriver bientôt, vu la grande quantité de peintres qui voyagent en Italie. Nos jeunes gens, craignant d'avoir nui à quelqu'un, voulurent alors lui faire observer que dans une affaire aussi importante il ne fallait pas s'en rapporter entièrement à eux, et qu'il ferait bien d'en consulter d'autres. Mais le directeur, trouvant intérieurement que l'estimation allait très bien avec ses intérêts, s'en défendit, en disant qu'ils étaient deux, et que par conséquent il s'en tenait à leur décision; et tout de suite il envoya chercher l'Anglais logé en attendant dans l'auberge voisine, et qui ne se fit pas attendre. Le directeur fit ses remerciements aux deux amis, les dispensa de la visite, et entra dans son cabinet avec Milord. Nos jeunes compatriotes, se doutant bien de la scène qui allait avoir lieu, se hâtèrent de faire replacer leurs malles sur la voiture, y montèrent au plus tôt et partirent au moment où l'Anglais furieux, exaspéré, sortant du bureau de la douane, s'élançait vers eux. Mais les chevaux étaient partis, et le conducteur les pressait vivement. Les deux artistes, riant de tout leur cœur, saluèrent par la portière le noble lord qui, chargé d'embonpoint, fut forcé de renoncer à les poursuivre, et resta sur le grand chemin, criant, pestant, jurant après la nation française et surtout après les peintres.

Abandonna-t-il le tableau, ou payait-il la somme énorme imposée par l'estimation, c'est ce que nos amis ignorent; et si vous passez quelquel jour par là, cher lecteur, peut-être l'apprendrez-vous.

M<sup>me</sup> DEB.

## Concours pour la construction

DE LA

### FAÇADE DE L'ÉGLISE DE SAINT-ANDRÉ-LE-BAS,

à Vienne.

EXAMEN DES PROJETS. — 2<sup>e</sup> ARTICLE. — PROJET N<sup>o</sup> 5.

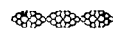
**N**ous entrons cette fois dans la série des concurrents sérieux : ce projet surtout me paraît devoir être remarqué par le jury, vu ses heureuses dispositions et l'habile manière de rendre de son auteur, M. de B\*\*. Ici la façade se compose d'une large baie, dans l'évasement de laquelle se trouvent placées des statues de saints; au-dessus de cette baie trois croisées avec colonnettes, exacte et heureuse disposition des croisées latérales de l'église de Saint-André, et dans l'angle du fronton une rosace : le tout est ensuite encadré par deux contreforts formant retraites à différentes hauteurs. Le portail, très beau et très bien dessiné, est une heureuse reproduction du portail de l'église de Saint-Gilles; les auteurs auraient dû seulement le simplifier, en cherchant à éviter la trop grande multiplicité de statues. Dans le tympan de la porte se trouve très bien ajusté un Christ assis, entouré des emblèmes de ses quatre évangélistes. A côté de ces beautés architecturales, on pourrait peut-être reprocher à M. de B\*\* le peu d'harmonie qui existe dans l'ornementation de sa façade : car le soubassement, très riche d'ornements, n'a nullement l'air d'appartenir à la partie supérieure, également très chargée de détails; les contreforts, très fermes dans le bas, ne se relient point dans le haut avec les cordons des croisées. La petite rosace nous semble encore, malgré son dessin pur et riche, de la plus grande inutilité; car elle est destinée, vu sa position, à n'éclairer que l'extrados des voûtes. L'escalier, quoique d'un effet simple et mâle en façade, nous semble ridicule quant au plan, par le peu de développement qu'il laisse à la sortie de l'église; l'auteur a même éludé la difficulté en cédant à la voie publique une partie de son terrain pour trouver ses marches à angle droit sur la façade : il suffirait de peu de travail, du reste, pour l'ajuster convenablement. A l'intérieur, la travée nouvelle est assez bien rajustée avec les parties anciennes de l'église; l'auteur même, par une idée heureuse sous le rapport de l'art, mais non sous le rapport de la dépense, a cru devoir faire précéder cette travée d'une autre demi-travée sous laquelle il place un porche. En somme, ce projet, qui contient trois feuilles de développement, nous semble remarquable, surtout par son ornementation et son rendu facile; nous doutons seulement que la dépense qu'il nécessiterait puisse s'accorder avec le crédit alloué par la Commission pour l'achèvement de son monument, et nous sommes certains que

le jury ne le trouvera peut-être pas assez archéologiquement étudié.

PROJET N<sup>o</sup> 6. — Ce projet, rendu avec une facilité de pinceau tout aussi remarquable que le précédent, nous semble en outre avoir mieux saisi l'esprit du programme, qui réclamait une grande sobriété d'ornementation et une harmonie d'architecture avec la destination secondaire de cette basilique. Ici surtout l'ornementation est modérée sans en être moins digne; c'est ce qui nous fait aussi penser que M. M\*\* est un candidat très sérieux.

La façade se compose d'une porte dans l'évasement de laquelle se trouvent placées très convenablement six colonnettes accouplées par leurs chapiteaux pour supporter les anneaux du cintre de la baie. La porte, comme dans le précédent projet, est en bois sans sculpture, ornée seulement de sa serrurerie. Dans le tympan de la porte se trouve encore placée, comme dans le précédent projet, un bas-relief; seulement l'auteur a cru devoir le placer en bois au lieu de pierre, ce qui eût été plus monumental. Au-dessus de la porte, trois fenêtres, dont une plus élevée que les autres. Enfin, cette façade est encadrée par deux contreforts qui se détachent parfaitement sur une façade simple et digne et viennent supporter les deux bases du triangle du fronton, orné seulement par des claustrons pentifs. Au sommet, une croix. Le perron, formé par un plan en Y renversé, me paraît résoudre assez bien la difficulté du programme, ce qu'aucun concurrent jusqu'à présent n'avait cherché à vaincre. On pourrait peut-être reprocher à ce perron un air un peu banal et peu digne d'un monument public : cette fontaine même, au-dessus de laquelle se trouve placée une statue de S. André, ne nous semble pas convenablement située, étant destinée par sa position à servir de point de réunion aux flâneurs du quartier. A l'intérieur le raccordement est parfait, seulement M. M\*\* aurait dû s'en tenir là et ne pas nous donner un plan, fort utile du reste, de la décoration polychrome de l'église; car l'auteur ne me paraît pas l'avoir comprise, et surtout l'avoir rendu d'une manière intelligible. Malgré tous ces détails imparfaits, perron et décoration, la façade est des plus convenables, tant sous le rapport archéologique que sous le rapport d'une exécution facile et peu coûteuse.

( La suite au prochain numéro. )



### Pensée d'Amour.

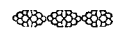
( Imitation de l'anglais. )

Soit que l'aube, essayant sa course printanière,  
Jette à nos prés en fleurs son sourire joyeux;  
Soit qu'en un sillon d'or parcourant sa carrière,  
Un beau soleil d'été vienne embraser nos cieux;  
Soit que, le front voilé, la solitaire automne  
Traîne en nos bois jaunis sa plainte monotone  
Soit que l'auster secoue, aux champs qu'il dompte en roi,  
Son front chargé de glace, orageuse couronne,  
O mon amour! je pense à toi.

Près du foyer brûlant cher à la causerie,  
Alors que nos amis le soir sont assemblés,  
Qu'au luth harmonieux la gaité se marie,  
Et qu'à ce double accord battent nos seins troublés;  
Qu'on se prend à dorer, dans ses rêves de flamme,  
L'avenir dont le cœur voudrait lier la trame;  
Que la prudence, au frein d'un salutaire effroi,  
Borne en vain ce délire où tant se plaît notre âme :  
O mon amour! je pense à toi.

Quand l'étoile du soir, par la campagne obscure  
Guidant mes pas errants, brille au ciel velouté,  
Et dans l'eau du torrent qui sous mes pieds murmure  
Brise en faisceaux d'argent sa mobile clarté;  
Quand, retrouvant sa voix par l'amour épuisée,  
A la rose au front pur que baigne la rosée  
Le rossignol discret chante son doux émoi;  
Quand la nature est calme et partout reposée,  
O mon amour! je pense à toi.

Joséphin SOULARY.



## Le Suisse de Cathédrale.

### CHAPITRE XIV (1).



NE méchante patache à deux roues, au cuir troué, rougi par la pluie, racorni par le soleil, et dont la forme plus qu'excentrique trahissait de reste la vétusté, était arrêtée à cette heure sur le boulevard du Midi, attelée d'un maigre mulet dont le bizarre enharnachement correspondait assez au délabrement de tout l'équipage.

Wuillams Obberson l'eut à peine aperçue, qu'il hâta la marche en s'écriant :

« Voilà mon affaire ! »

Et dans son empressement à envahir le modeste véhicule, notre suisse ne prit pas même la peine de visiter soigneusement l'espèce de

(1) Voir le dernier numéro.

panier d'osier entrelacé à claire-voie qui, placé aux pieds du conducteur, et à demi recouvert d'un banc de cuir mal rembourré, servait de magasin et parfois même de refuge contre la pluie au propriétaire de ladite patache.

La bête paisible était tournée du côté opposé au cours du fleuve, c'est-à-dire que, quoique arrêtée au beau milieu de la route de Valence, elle regardait du côté du nord, et, tout en soufflant et en ruminant, elle semblait vraiment n'attendre qu'un signal pour trotter vers Lyon.

Wuillams Obberson, qui faisait son apprentissage dans l'art si scabreux, si difficile, des Phaéton, des Hippolyte, et de tous les autres immortels cochers de l'antiquité, essaya vainement de faire tourner la bête et de la diriger sur la route de Valence; mais, malgré tous ses efforts et malgré bon nombre de coups de fouet, le vieux mulet qui, dans son entêtement, ne voulait pas faire mentir le proverbe, se mit à trotter sur le boulevard opposé, entraînant la lourde patache et (bien malgré lui) notre vertueux suisse sur la route encore déserte de Lyon.

« Eh bien! j'irai à Lyon, maudite bête! » se dit, en sanglant un nouveau coup de fouet au mulet rétif, notre infortuné suisse, qui ajouta tout en ajustant les deux rênes :

« Au fait, ce vieux mulet me donne peut-être, sans y songer, « un excellent conseil... »

Et il accompagna cette dernière réflexion d'un nouveau coup de fouet auquel le pauvre mulet ne prit guère garde, sans doute par suite de la très grande habitude de l'instrument correctif.

Wuillams Obberson chemina ainsi durant plusieurs heures, plus violemment secoué et ballotté que le grain dans le van du meunier, bien plus préoccupé des causes de la fâcheuse affaire qui l'entraînait rapidement loin de ses foyers, de ses enfants, et de sa chère cathédrale éclairée alors par les premiers rayons du soleil..., que des conséquences mêmes que pourrait avoir une fuite si brusque et si extraordinaire.

Grâce aux fréquents coups de fouet et aux énergiques admonitions de son infatigable conducteur, le vieux mulet semblait presque avoir retrouvé les jambes de sa jeunesse, hélas! si éloignée... Il trotta et il courait si bel et si bien, que, sur le midi de cette même journée remarquable par une chaleur caniculaire, notre époux fugitif et jaloux n'était guère plus qu'à quelques milles de l'antique et célèbre Lugdunum.

Alors seulement l'idée vint à Wuillams Obberson, qu'il était sans doute prudent et même nécessaire qu'il laissât se reposer quelque temps la pauvre bête qui le conduisait; celle-ci, depuis peu d'instants, avait ralenti tellement son pas et paraissait si essoufflée qu'il était vraiment impossible qu'elle continuât sa route sans une halte, surtout sans avoir trituré voluptueusement quelques graines d'avoine, cet infatigable cordial des malheureuses créatures ses semblables.

Il y avait d'ailleurs bien plus de spéculation que de pitié réelle dans cette passagère préoccupation de notre maladroit cocher, à demi-enfoui au fond du vieux char, déchiré et vermoulu; et Wuillams Obberson en était encore à se demander à lui-même :

« Laisserai-je reposer ou non ce misérable mulet? perdrai-je « ainsi un temps précieux?... et ne serait-il pas plus prudent, et plus « habile surtout, de continuer notre route sans désespérer?... »

Le pauvre suisse raisonnait ainsi en lui-même, et vraiment le digne homme avait le plus grand besoin d'un conseiller quelconque pour le tirer d'embarras; il raisonnait ainsi en lui-même, lorsque tout-à-coup il sentit un mouvement extraordinaire entre ses jambes au fond de la caisse de la patache, et comme une masse informe se débattre et se démener sous lui.

Un instant l'idée que le démon en personne allait se dresser devant lui, accourant le châtier de sa conduite irréfléchie et de ses tentatives sacrilèges, vint s'emparer du pauvre homme; et déjà ayant pris le fouet et les rênes de la main gauche, Wuillams Obberson s'était signé plus de deux fois... lorsque tout-à-coup un colosse d'homme, vêtu de velours des pieds à la tête, coiffé d'une grossière casquette de loutre, se dressa comme un fantôme devant lui!....

Et saisissant notre suisse à la gorge, ce dernier cherchait à l'étrangler, en criant d'une voix de stentor :

« Ah! brigand de cafard, toi aussi!.... Tout le monde se mêle donc « d'être voleur aujourd'hui!.... Va! je t'apprendrai à m'enmener ainsi « mon cheval et ma voiture!... Coquin de suisse que tu es! Mais c'est « une horreur! un homme d'église, voler comme cela de pauvres « voituriers!....

Et, tout en parlant de la sorte, le malencontreux cocher, que les fréquentes et dures secousses de sa patache avaient tout-à-coup arraché à un profond sommeil, espèce de léthargie vineuse infiniment prolongée..., profitant d'abord de l'ébahissement et de la stupéfaction de notre pauvre suisse, s'était saisi du fouet tenu par ce dernier, et il l'en frappait à coups redoublés, malgré ses cris, tantôt sur le visage, tantôt sur la tête, tantôt sur la poitrine, avec son manche aux mille clous de cuivre!

Enfin, Wuillams Obberson, qui n'était pas d'humeur à se laisser ainsi assommer sans défense, revenu de son premier moment d'effroi et se rappelant son ancienne vigueur, s'était soudain redressé de toute sa hauteur, et enlaçant de ses deux bras de fer le vigoureux muletier, il l'eût infailliblement étouffé si ce dernier, dont le visage était tour à tour pourpre et bleuâtre, ne lui eût fait comprendre par ses cris entrecoupés qu'il était temps de suspendre l'expérience de ses forces à leur tour victorieuses.

(La suite au prochain numéro.)



## NOUVELLES.



Les GRAND frères, à Lyon, viennent de faire exécuter dans leurs ateliers, d'après les ordres de M. le duc d'Orléans, et pour son grand salon du pavillon Marsan, un ameublement en étoffes qui surpassent par leur richesse ce qui s'est fait de plus somptueux sous le règne de Louis XIV. Les dessins, dans le genre moresque du style le plus pur, sont en or broché en relief sur un fond de couleur cramoisie; et les draperies des fenêtres, d'une seule largeur, couvertes d'ornements en or relevé, sont larges de 3 mètres.

— Un homme d'esprit, M. Bayle, qui, sous le pseudonyme de Frédéric Stendall, publia plusieurs romans qui obtinrent un grand succès, vient de mourir d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

— M. Serda, engagé à Toulouse, a reçu des abonnés du théâtre de cette ville une lettre signée par un grand nombre d'entre eux, dans laquelle on l'engage à résilier son engagement pour ne pas nuire aux intérêts de M. Renault, première basse en emploi, qui doit emporter, dit-on, les regrets de tous les habitués. M. Serda, qui publie lui-même cette lettre, fait observer avec raison au public impartial le procédé dont il est l'objet, et le fait juge des procédés délicats et loyaux qu'on emploie de nos jours en affaires de théâtre.

— Les directeurs des théâtres de Paris ont arrêté un projet de pétition au ministre de l'intérieur, pour réclamer l'exemption du droit des pauvres pendant les six mois d'été, du mois d'avril au mois d'octobre. Ce n'est pas d'aujourd'hui que la presse a combattu la charge exorbitante imposée aux directeurs sous le nom de l'impôt des pauvres, et que l'attention de l'autorité a été appelée sur cette question importante. Dans cette occasion il faut se ranger du côté des directeurs de Paris comme de la province, parce qu'ils ont pour eux la justice et le bon droit.

— Des concerts historiques, dans le genre de ceux que M. Fétis a donnés à Paris, viennent de commencer à Rouen sous la direction de M. Méreaux, pianiste d'un grand mérite. M. Méreaux se propose de présenter en six concerts les fragments les plus remarquables des productions mises au jour, depuis 1400 jusqu'à notre temps, par les musiciens célèbres. Le premier de ces concerts a reçu des Rouennais un brillant accueil.

— Le *Stabat Mater* de Rossini a été exécuté à Beauvais, à Narbonne et à Montpellier.

— Un journal de Lyon affirme que M. Revoil, dont nous avons annoncé la mort ainsi que tous nos confrères, est en parfaite santé, qu'il habite Lyon, et que par conséquent l'annonce de son décès est toute de l'invention des journaux de Paris.

Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.



### LE PAPIN DU RHONE,

BATEAU A VAPEUR EN FER, A BASSE PRESSION,  
part du port des Cordeliers

POUR  
VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE,  
ARLES ET MARSEILLE,

Tous les jours, à 5 heures du matin.

BUREAUX :

Port des Cordeliers, 59 à Lyon.

## LE SIRIUS

Se rend à Avignon

EN DIX HEURES DE MARCHE.

Prix des Places :

VALENCE, AVIGNON ET BEAUCAIRE,

Premières 4 fr., Secondes 2 fr.

Part du quai de la Charité

A 5 HEURES DU MATIN.

Les bureaux sont quai Monsieur, 449.

## CORSETS HYGIENIQUES

PERFECTIONNES.

FABRIQUE DE M<sup>me</sup> RAVIER,

Rue Neuve, n° 5, à Lyon.

Le corset a subi bien des modifications depuis son origine.

Toutes les tentatives d'amélioration ont été longtemps infructueuses, et nos dames paraissaient condamnées à n'avoir dans ce vêtement qu'un ennemi de leur santé.

Des artistes habiles ont fait des modèles ayant pour base la structure du corps humain : le corset est devenu utile. M. Roche, de Paris, est celui des artistes qui a le plus contribué à cette heureuse révolution du corset.

Madame Ravier, pénétrée du besoin de rendre le corset aussi indispensable à la santé qu'à la taille, y a apporté un dernier perfectionnement qui favorise le développement de la poitrine, affermit la santé, fait ressortir les grâces naturelles de la taille, en dissimule les défauts et même les prévient.

Ces corsets sont indispensables aux jeunes personnes dont la taille est sujette à dévier.

Elle fait aussi des corsets élastiques pour les femmes encantées, et tout ce qui est nécessaire pour les soulager jusqu'au terme de cette situation.

Elle s'empresse de montrer la forme de ses corsets aux dames qui voudront bien l'honorer de leur visite.